

Lamia El Aaraje et Julien Parelton

avec Tiphaine Pioger

Les Empêchés

Nos vies face
à la maladie

LEDUC 



« La maladie a dévasté nos vies. Elle a terrassé le corps, la mémoire et la concentration de Julien, elle a pris leur père à mes enfants. En ne me laissant pas d'autre choix que d'être aidante, elle a aussi pris ma liberté. Elle a fait de nous des Empêchés. »

À l'entrée dans la quarantaine, Julien Parelou et Lamia El Aaraje ont tout pour eux : un amour réciproque, un engagement politique indéfectible, une carrière, deux enfants. Jusqu'au jour où le diagnostic tombe : Julien est atteint de la maladie de Charcot.

Sous la plume de Tiphaine Pioger, ils racontent ce que la maladie, en France aujourd'hui, fait à nos vies. Leur combat et leur colère mettent en lumière les vraies responsabilités : celle d'un pays qui proclame des droits qu'il ne délivre pas.

Un cri de colère et de solidarité pour faire entendre la voix des plus de 25 millions de Français touchés par le handicap et la maladie

Figure incontournable du socialisme parisien et première adjointe au maire de Paris, **Lamia El Aaraje** est docteure en pharmacie et juriste en droit de la santé.

Creusois de naissance devenu « plus parisien que les Parisiens » comme il aime à le dire, **Julien Parelou** a évolué à différents postes de direction en cabinets politiques, dans l'enseignement supérieur et l'éducation populaire.

Journaliste indépendante et autrice, **Tiphaine Pioger** a notamment publié, en collaboration, *Maëlys* (Robert Laffont, 2022) et *Le Silence de Bétharram* (Michel Lafon, 2025).

19 euros

Prix TTC France

ISBN : 979-10-285-3957-3



9 791028 539573



Rayons : Société, Témoignages

editionsleduc.com

LEDUC

Les Empêchés

REJOIGNEZ NOTRE COMMUNAUTÉ DE LECTEURS!

Inscrivez-vous à notre newsletter et recevez des informations sur nos parutions, nos événements, nos jeux-concours... et des cadeaux!
Rendez-vous ici : **bit.ly/newsletterleduc**.

Retrouvez-nous sur notre site **www.editionsleduc.com**
et sur les réseaux sociaux.



Leduc s'engage pour une fabrication écoresponsable!

« Des livres pour mieux vivre », c'est la devise de notre maison.

Et vivre mieux, c'est vivre en impactant positivement le monde qui nous entoure! C'est pourquoi nous avons fait le choix de l'écoresponsabilité. Un livre écoresponsable, c'est une impression respectueuse de l'environnement, un papier issu de forêts gérées durablement (papier FSC® ou PEFC), un nombre de kilomètres limité avant d'arriver dans vos mains (90 % de nos livres sont imprimés en Europe, et 40 % en France), un format optimisé pour éviter la gâche papier et un tirage ajusté pour minimiser le pilon! Pour en savoir plus, rendez-vous sur notre site.



Conseil éditorial : Lilas Seewald

Préparation de copie : Léa Pilar

Relecture : Marie Piquet

Maquette: Ma petite FaB – Laurent Grolleau

Direction artistique : Élisabeth Hébert

Photographie de couverture : © DR

© 2026, Leduc Éditions

76, boulevard Pasteur

75015 Paris

ISBN: 979-10-285-3957-3

Lamia El Aaraje et Julien Parelou

avec Tiphaine Pioger

Les Empêchés

Nos vies face
à la maladie

Sommaire

Avant-propos	7
Prélude	11
1. Toucher Terre	13
2. Le diagnostic	29
3. Le scanner	37
4. Papa est malade	43
5. Imperméable	55
6. La vie est belle	61
7. Sur mes épaules	73
8. Le bouton	95
9. L'espoir	103
10. Les papouilles	123
11. Traverser le Styx	135
12. Les aigris	143
13. Les souvenirs	155
14. Le con que je deviens	167
15. La République des arrangements	185

16. Vivre avec elle	197
17. Transformer la colère	205
18. Mourir les cheveux au vent	219
Conclusion	231
Message à Camille et Élif	237
Non-remerciements	241
Remerciements	245

*« Si une pierre tombe dans une rivière,
les flots la traiteront comme une commotion
parmi d'autres dans un cours déjà tumultueux.
Rien d'inhabituel. Rien que la rivière
ne puisse maîtriser.
Si une pierre tombe dans un lac,
par contre, ce lac ne sera plus
jamais le même. »*

Elif Şhafak, Soufi, mon amour

Avant-propos

J'adore les cimetières. Contrairement à ce que beaucoup de gens imaginent, ces lieux n'ont rien de lugubre. J'y ai d'ailleurs passé une bonne partie de mon enfance. À Aubusson, dans la Creuse où j'ai grandi, ma grand-mère avait pris l'habitude de m'y emmener les mercredis après-midi. Parfois trois heures durant, elle et moi passions de tombe en tombe, et du nouveau à l'ancien cimetière de la ville. Elle me racontait les morts du temps de leur vivant, les rumeurs qu'ils avaient agitées et les potins qui ne semblaient pas avoir vieilli. Là-dessous, par exemple, c'était le bonhomme qui trompait sa femme avec toute la commune. Et ici, celle qui puait des pieds, une infection ! Tout en me contant leurs histoires, ma grand-mère balayait les pierres tombales, minutieuse quand elle taillait les plantes, légère quand elle balançait les fleurs fanées. Mon grand-père, un facteur de campagne bien décidé à ne pas contrevenir aux clichés sur sa profession, avait été un agent des PTT modèle, refusant rarement les coups qu'on lui offrait sur sa tournée, mais les rendant

sans scrupule dès son retour au domicile conjugal. Quelques jours avant ma naissance, il avait rejoint le caveau familial. Dans la quiétude du cimetière, sa relation avec ma grand-mère s'était alors franchement améliorée.

Quand j'ai annoncé à Lamia que je voulais être enterré au Père-Lachaise, elle en a fait toute une histoire. Elle a bondi hors de sa chaise (très Lamia) et elle a quitté la pièce en larmes (pas Lamia du tout). Certes, je n'ai jamais sérieusement envisagé ma femme, tailleur et rouge à lèvres écarlate, armée de sa balayette à tombe, pleurant la disparition de son tendre époux sur du granit. Ce serait mal la connaître. Contrairement à moi, ma chère et tendre affectionne tout ce qui contrevient aux principes de base des comédies romantiques : elle aime l'action, la sueur de l'effort et combattre l'injustice. Disons que si j'étais *Love Actually*, Lamia serait *Rambo*.

— À Aubusson, personne ne viendra me voir ! ai-je insisté tandis qu'elle prenait la porte.

Mais Lamia n'est pas réapparue. De toute évidence, le problème résidait moins dans le choix du lieu de mon repos éternel que dans le fait d'organiser les funérailles de son mari à un âge où l'on ne s'y attend pas. Je savais d'avance que, si acquérir une concession dans le cimetière le plus prisé d'Europe était ma dernière volonté, elle serait respectée. Cela ne serait qu'une bataille de plus à mener pour celle qui a fait de l'opiniâtreté un mode de vie comme d'autres le font du sport ou du végétarisme. Lamia irait me dégoter une place dans les Catacombes si j'en avais le désir profond.

Pour échapper à ces discussions qu'elle jugeait morbides, Lamia a fait sa Lamia. Elle est revenue avec un projet : écrire un livre à deux voix.

Tandis que je m'habituais petit à petit à l'idée de ma disparition, voilà que ma femme me proposait une aventure. Attention, loin de moi l'idée de romantiser la maladie. Je suis fleur bleue, pas stupide. Ceux qui vous disent que la proximité de la mort les a réconciliés avec la vie et que Charcot les a rendus plus combatifs devaient avoir une existence bien morne avant le diagnostic. Si je parle d'une « aventure », c'est parce que les deux années qui viennent de s'écouler pour notre famille ont été une décrépitude autant qu'une odyssée. Dans les hôpitaux ou face aux agents de l'administration française, nous qui militons au Parti socialiste depuis plus de vingt ans avons découvert l'Impuissance. Là est la véritable déchéance et, contrairement à mon handicap qui n'appartient qu'à moi, elle est celle de toute une nation. J'avoue que l'idée d'être une sorte de héros légendaire d'une épopée politico-sociale me plaît bien.

Cela méritait d'être rendu public. Avant d'avoir les deux pieds dans la tombe, si possible.

Prélude

Il est 15 heures. Julien m'appelle. Je suis en pleine réunion avec mon équipe. Je laisse sonner. Il rappelle aussitôt. Et encore.

À la quatrième sonnerie, je quitte la table de réunion et décroche.

— Je suis désolé de te déranger... C'est ma machine, elle bipe. Lamia... elle va s'arrêter.

— Et Patricia ?

— Elle est sortie faire une course. Elle ne sera pas là avant au moins une heure !

Dans ses inflexions de voix, j'entends la panique. Derrière lui, le *bip bip* de la machine résonne fort.

— Comment tu veux que je fasse ? Je suis à l'Hôtel de Ville...

J'enclenche mes réflexions. Julien est seul à la maison. Il ne peut plus ni se baisser ni se tourner. Ses mains ne sont plus capables de brancher une prise. Quand bien même le respirateur serait posé devant lui (et non pas au dos de son fauteuil comme c'est le cas), il ne saurait pas le replacer sur le courant.

Coup d'œil à mon écran de téléphone. Nous sommes en ligne depuis huit minutes. Quand elle commence à sonner, la machine a une autonomie de vingt minutes.

— Je dois partir, je lance à mon équipe en attrapant mon sac.

Ma course dans les couloirs de la mairie est désespérée. Il n'y a aucun monde où je puisse aller du iv^e arrondissement de Paris au xx^e, à l'est de la capitale, en douze minutes. Ni en métro, ni en taxi, ni à vélo. Je m'arrête. J'ouvre mon répertoire. Comme une allumée, je me mets à appeler tous les voisins dont j'ai le numéro.

Julien ne peut plus respirer tout seul. Si la machine s'éteint, il va s'étouffer en quelques secondes.

1.

Toucher Terre

Deux ans plus tôt

Une des premières personnes à se présenter à la porte de mon bureau après ma nomination en qualité d'adjointe à la Ville de Paris, chargée de l'accessibilité universelle et des personnes en situation de handicap, est un grand monsieur d'une soixantaine d'années, costume-cravate, à la barbe blanchie et à la silhouette rectiligne.

Le médiateur de la Ville est chargé par Anne Hidalgo de traiter les litiges entre les habitants de la capitale et la mairie.

— C'est à propos des RAPO, articule-t-il depuis l'encadrure de la porte.

RAPO : Recours administratifs préalables obligatoires – en langage courant, les réclamations aux amendes de stationnement.

S'il vient me voir, c'est parce qu'une large part des contestations provient de personnes handicapées. À Paris, et plus globalement en France, si vous disposez d'une Carte Mobilité

Inclusion (CMI) « Stationnement »¹, vous êtes autorisé à vous garer sur n'importe quelle place gratuitement². Auparavant, vous mettiez votre macaron sur le pare-brise et le tour était joué, mais tout a changé avec la mise en service des LAPI (amis des acronymes, bienvenue dans la simplicité administrative française !), ces véhicules blancs équipés de la lecture automatique des plaques d'immatriculation qui verbalisent à tour de bras, carte handicap ou pas.

Le Conseil d'État a tranché par ailleurs : le détenteur d'une carte CMI-S a droit à la gratuité, qu'il ait affiché son macaron ou non³. Reste à savoir comment une machine peut le deviner.

Préoccupé, le médiateur me présente le rapport qu'il a rédigé sur la situation. Il a l'air inflexible et concentré, de ceux qui ne sont pas près de lâcher l'affaire. Je connais bien cette expression ; je la vois régulièrement quand je me regarde dans le miroir.

— Écoutez, madame El Aaraje, il faut prendre ce problème à bras le corps. J'ai plus de 100 000 dossiers de contestation en attente, avec des contribuables qui, souvent, ont déjà été prélevés. Avec les majorations, le montant peut atteindre plusieurs milliers d'euros !

1. La Carte Mobilité Inclusion (CMI) est accordée aux personnes en situation de handicap ou de perte d'autonomie avancée pour faciliter leurs déplacements. Il en existe trois types : la carte CMI « Priorité » qui permet de demander une place assise dans les transports en commun et d'éviter les files d'attente ; la carte CMI « Invalidité » qui permet des réductions sur les tarifs des transports et des avantages fiscaux ; et, enfin, la carte CMI « Stationnement », qui accorde à ses bénéficiaires la gratuité du stationnement dans tout Paris.

2. Hors parking sous-terrain.

3. Décision du Conseil d'État du 24 mars 2021 n° 428742.

— Et Handi'Stat ? je l'interroge.

Pour pallier le problème, la mairie de Paris a créé une plateforme numérique où enregistrer les véhicules autorisés à se garer gratuitement : Handi'Stat. Afin de faire connaître le dispositif, la Maison départementale des personnes handicapées (MDPH) a envoyé des dizaines de milliers de courriers, mais moins de 10 % du public concerné s'est manifesté⁴.

La procédure a l'air simple : il suffit de se connecter à la plateforme et de renseigner sa plaque d'immatriculation pour que le logiciel intègre quelles voitures il n'est pas autorisé à verbaliser. Alors, pourquoi y a-t-il si peu d'inscrits ?

— Ce que je sais, c'est que la situation s'aggrave, me rétorque l'homme face à moi. Il va falloir contacter le Trésor public et trouver comment procéder aux remboursements.

Une nomination en tant qu'adjointe au handicap n'est pas un cadeau. Pardon, si cela en choque certains, mais à quoi sert un livre s'il n'est pas sincère ? Dans la profession, tout le monde le sait : le handicap n'est pas un sujet de premier plan. Pour être tout à fait honnête, cela n'intéresse pas grand monde. Mon prédécesseur a fait ce qu'il a pu, mais il y avait urgence et, en me demandant de prendre cette délégation, Anne Hidalgo a misé sur ma capacité à faire bouger les lignes.

— La France va accueillir les Jeux paralympiques pour la première fois de son histoire, et nous sommes très en retard sur ce volet, m'a-t-elle assuré. Il faut que tu ailles me dépoter tout ça.

4. À la fin du mandat de Lamia El Aaraje au portefeuille du handicap, ce chiffre sera porté à 15%.

Balayons devant ma porte : je n'étais pas non plus la plus qualifiée. Mis à part mon doctorat en pharmacie et mes expériences professionnelles dans les mutuelles, le lien que j'entretenais jusque-là avec ces questions spécifiques d'accessibilité était mince et, après avoir perdu ma place de députée de Paris⁵, j'étais plutôt déterminée à retrouver ma carrière professionnelle dans le privé, tout en poursuivant mon mandat de conseillère de Paris. Ma personnalité étant ce qu'elle est, j'ai finalement accepté d'intégrer l'exécutif parisien et pris cette mission à cœur, comme je l'avais fait de toutes celles qui m'avaient été confiées auparavant.

Le 21 février 2023, me voici donc dans le bureau d'Emmanuel Grégoire, alors premier adjoint d'Anne Hidalgo, pour une réunion consacrée, entre autres, aux fameux RAPO. Autour d'une grande table est réuni tout ce que la ville peut fournir en matière de technocratie administrative : directions opérationnelles et secrétariat général confondus.

— Si les gens ne savent pas s'inscrire sur Handi'Stat, on ne peut rien pour eux ! balance le fonctionnaire spécialiste de la voirie assis en face de moi.

5. Lamia El Aaraje est élue députée de la xv^e circonscription de Paris à l'occasion d'une élection législative partielle en juin 2021. Son mandat prend fin le 28 janvier 2022 après annulation de l'élection par le Conseil constitutionnel. Elle se représente aux élections législatives de juin 2022 et perd au second tour face à Danielle Simonnet, candidate La France insoumise (LFI) au titre de la Nouvelle union populaire écologique et sociale (Nupes).

Cela fait trois mois que je travaille au handicap. Il ne m'a pas fallu tant de temps pour comprendre que certains de mes interlocuteurs préfèrent considérer les usagers comme des idiots plutôt que d'interroger leurs propres méthodes.

— Les personnes dont tu parles sont parfois extrêmement vulnérables, je réponds. Elles ont déjà à gérer leur handicap. Notre objectif est de leur simplifier la vie, pas de la rendre plus complexe.

— Justement : il n'y a rien de compliqué !

Cette attitude supérieure m'agace mais, à ce stade, je garde mon calme.

— Si nous avons tant de problèmes sur les questions de stationnement, dis-je, il est peut-être opportun de considérer que l'erreur vient de nous.

Dans le regard qu'il m'adresse, je sens une forme d'incapacité, partielle ou totale, à la remise en question – et peu importe qu'il s'adresse à une élue ou à n'importe qui d'autre. Les plus handicapés ne sont pas toujours ceux que l'on croit.

Comme s'il venait d'avoir une épiphanie, l'homme revient à la charge :

— Et puis, ceux qui ne sont pas enregistrés sur Handi'Stat n'ont qu'à faire un ticket à zéro euro !

Arrêtons-nous une seconde sur le « ticket à zéro euro ».

La modernité ayant gagné la Ville de Paris comme beaucoup d'autres, il est désormais possible de régler son stationnement via une application. Vous y renseignez votre plaque minéralogique, le système génère votre ticket et vous vous acquittez de votre dû. Pour les personnes bénéficiant de la gratuité, le procédé est

le même, mais le système génère un ticket à zéro euro. Ça a l'air simple comme ça, n'est-ce pas ? Or, s'il y a bien une chose que j'ai apprise depuis que j'ai pris cette délégation, c'est que ce qui semble évident en théorie l'est rarement en pratique.

— Ah oui ? je demande comme si j'étais la personne la plus gourde de la planète. Peut-on me montrer comment faire, s'il vous plaît ?

Autour de la table, la haute administration parisienne me voit monter en tension. Certains me pratiquent depuis suffisamment longtemps pour savoir que je m'adresse au représentant de la voirie au millième degré. Et que je n'ai pas l'intention de laisser tomber.

— Attends, on va réfléchir à une solution, tente ma voisine de droite pour calmer le jeu.

— Non, lui dis-je en continuant à regarder le quinquagénaire en costume. J'ai Paylib, je peux prendre un ticket zéro euro. Montre-moi comment faire.

Je tends mon portable à mon interlocuteur.

— Je suis comme les personnes en situation de handicap, je ne sais pas faire. Montre-moi.

Autour de nous, tout s'arrête. Les collaborateurs qui ne prêtaient qu'une attention distraite à la discussion lèvent les yeux de leur smartphone. Silencieux, Emmanuel Grégoire observe la scène.

Je préférerais découvrir que ce bureaucrate a raison et passer pour la débile de la mairie plutôt que de valider un système défaillant qui fait peser des amendes injustes sur mes concitoyens

les plus fragiles. Malheureusement, s'il suscite autant de contestations, c'est que je ne dois pas être plus bête qu'une autre.

L'homme de la voirie saisit mon téléphone et commence à remplir les informations demandées.

— On se gare où ?

Si j'étais mauvaise langue, je dirais qu'il cherche à gagner du temps.

— Peu importe, juste à côté.

Je me penche par-dessus la table pour espérer voir l'écran.

— Tiens, il n'y a pas la case handicapés... s'étonne le costard-cravate.

— Alors, comment fait-on ? je demande.

Le fonctionnaire réfléchit un instant, puis déclare qu'il a besoin d'une minute. C'est l'histoire d'un coup de fil.

Autour de la table, certains proposent de passer à la suite mais je refuse. Nous devons aller au bout de cet échange.

À son retour, le type a l'air triomphal.

— Il suffit de spécifier le code « 75-0-10 » ! lance-t-il, plein d'enthousiasme en me tendant mon portable. Juste là, regarde, dans l'espace « tarification ».

Gros blanc dans toute la pièce.

— Mais que je suis con ! je déclame, théâtrale. Bien sûr ! Il faut rentrer le code « 75-0-10 »... C'est écrit nulle part, mais les personnes concernées le devinent !

Je crois (j'espère) qu'à cet instant, mon interlocuteur se rend compte de l'absurdité de son intervention. J'en profite pour clore le débat.

— Donc, on est d'accord que le problème vient, peut-être, un peu de nous ?

Il serait injuste de blâmer les élus individuellement. Ils doivent affronter une administration qui se pense parfois plus puissante qu'eux. Il serait tout aussi abusif de tacler l'administration actuelle. L'inertie qui y a cours ne date pas d'hier. Notre système dans son ensemble est défaillant. Il n'y a pas de visage sur lequel jeter l'opprobre.

En revanche, je constate depuis trois mois qu'il est parfois plus aisé de prendre les administrés de haut et de loin (surtout ceux présentant une déficience) que d'essayer de faire mieux de notre côté. J'ignore qu'en plus de me l'entendre dire par les associations que je reçois dans mon bureau, je vais bientôt l'apprendre à mes dépens.

Alors que je quitte le bureau du premier adjoint, mon portable se met à vibrer. C'est Julien.

« *Pause ?* »

Quand j'arrive dans la cour de l'Hôtel de Ville, il est déjà là, clope au bec. Il me lance un grand sourire auquel je réponds par une grimace.

— Ça a l'air d'aller fort, dis-moi...

— Je sors d'une réunion... je réponds, la mine grise. Qu'est-ce que les gens peuvent être condescendants, ma parole ! Et c'est moi qui passe pour la sans-cœur de la mairie...

Mon mari me jette un œil compatissant. Il sait qu'il n'a pas le droit de me demander de quoi il s'agit. Depuis qu'il a débarqué ici comme chef de cabinet d'une adjointe à la mairie de Paris,

les accusations de parachutage nous pendent au nez. Ce qui est un comble ! Travailler à trois couloirs de mon conjoint est loin de coller à l'idéal de femme indépendante que je cultive dans ma vie en général – a fortiori dans mon couple.

— Et toi, ça va ?

— Pas trop, je me sens super fatigué en ce moment, se plaint Julien. Je suis allé chercher les enfants à l'école hier, j'ai mis trente minutes !

J'hallucine et ne m'en cache pas. Quelle loque ! De la maison, nous sommes à quinze minutes à pied grand maximum, porte-à-porte.

— Si, toi, tu es fatigué, qu'est-ce que je devrais dire ?

Julien a organisé sa vie professionnelle de sorte à pouvoir emmener les enfants le matin et les récupérer un maximum de soirs.

— Je te jure, j'ai même dû faire une sieste en rentrant, poursuit Julien.

— Décidément, mon mari ne tient pas la marée ! je plaisante en le regardant écraser sa cigarette contre la poubelle. Allez, j'y retourne. À ce soir.

Je quitte la cour pavée sans me retourner, inconsciente d'avoir fait subir à Julien le même traitement indigne que celui que je conspuais quelques minutes plus tôt. En même temps, à part une flémingite aiguë, que peut-il lui arriver de grave ?

*

Le train d'atterrissage se pose sur le tarmac. Il est presque 23 heures. Soupirs. Trouver un taxi à Orly aussi tard, c'est la guerre. Je déclipse ma ceinture. Debout, j'ouvre le coffre à bagage. Ma fille s'est endormie sur son siège. Je la cale sur mon épaule gauche et saisis les sacs à dos des enfants et celui du Duty Free. J'ai hâte de m'ouvrir une tablette de chocolat sur le balcon quand tout le monde sera au lit.

— Chéri, tu me suis !

Mon grand n'a pas encore sombré, mais ses yeux vaporeux montrent qu'il n'en était pas loin. Évidemment, ça bouchonne dans l'allée. Comme d'habitude, le monde autour de nous semble aller au ralenti. J'aime que les choses avancent ; mes copassagers sur ce vol n'ont pas l'air de partager mon point de vue.

— Je ne me sens pas très bien... entends-je derrière moi.

Julien se tient la poitrine. L'expression sur son visage est figée. Immobile, il bloque toute la rangée.

— Bon, viens.

Je me retourne et poursuis mon périple. Derrière moi, la voix de mon mari se fait pressante :

— Lamia, je n'arrive pas à marcher.

— Il faut bien sortir de cet avion d'abord, je déclare en continuant à me diriger vers l'avant de l'appareil, essayant de l'entraîner avec moi.

Mes mots sont secs, sans réelle inquiétude immédiate à l'égard de mon époux qui grimace derrière moi. C'est vrai, chez moi, l'action est une sorte de religion. S'il y a un problème,

vous pouvez compter sur moi pour vous aider à le résoudre. Julien le sait, même s'il aurait préféré un « *Oh mon amour, que se passe-t-il ?* » lancé d'un air affecté. Mais voilà, je refuse de m'apitoyer. Nous sommes propriétaires de notre appartement, nos enfants sont en bonne santé. Nous sommes des privilégiés. Nos problèmes, quels qu'ils soient, n'ont pas l'envergure de rivaliser avec la misère que je vois passer dans mon bureau tous les jours depuis que je fais de la politique.

Contrairement à moi, Julien est un défaitiste. Il aime se terrer dans la douceur de la plainte. J'ai appris à vivre avec. Pour éviter de n'être que chiant, il est aussi très drôle et sacrément intelligent. Ça compense.

Cela n'empêche que, pour gérer cette nouvelle entrave au bonheur de mon époux, il faut sortir de l'avion.

Une fois sur le tarmac, vu l'heure et le lieu d'atterrissage de l'appareil, à environ vingt minutes de la moindre passerelle, nous voilà obligés de prendre un bus puis d'emprunter de longs couloirs, bras chargés, enfants à porter... Julien n'arrive ni à monter dans le bus (la marche est trop haute), ni à progresser dans le long parcours qui nous sépare de la douane. Dans le dédale aéroportuaire, mon angoisse apparaît. Rajoutez le fait qu'il se tienne la poitrine et n'arrive pas à respirer, je suis paniquée.

— Allô, Sylvestre. Tu pourrais accompagner Julien aux urgences ?

À l'autre bout du fil, l'un de nos proches amis me demande des explications. En une seconde, je repasse mentalement la semaine que nous venons de passer à Rabat, chez mes parents.

Julien qui nous rejoint, les enfants et moi, et débarque après un week-end d'anniversaire avec des copains, une incisive en moins, conséquence d'une chute (un week-end bien arrosé, je ne vois que cela), et des difficultés à monter les marches de l'escalier de la maison. Mon père d'abord, puis ma mère qui s'inquiètent pour lui. Pas moi : Julien a passé le week-end à fêter les quarante ans de son meilleur ami. Je me serais inquiétée s'il était revenu plus en forme.

Dans cette seconde de silence que je prends avant de répondre à Sylvestre, je perçois aussi mon déni. Julien, qui peine à s'installer sur un transat et à respirer en position allongée, qui se plaint de ne pas réussir à suivre le rythme des balades et fait tomber ses couverts à cause de fortes crampes aux doigts, et moi qui le titille gentiment. *Quelle chochette !* Même Gilbert, son pote néo-quadragénaire, m'a écrit pour venir aux nouvelles. « *Je ne l'ai pas trouvé bien.* »

Au téléphone, bien sûr, je tais tout ça. Efficace, comme Lamia. Solide, toujours.

À côté de moi, Julien s'est traîné jusqu'au trottoir devant les arrivées d'Orly. Il a toujours la main sur le torse. Pendant qu'il tente de respirer, je résume.

— Sylvestre, je chuchote presque. Je crois qu'il est en train de faire une crise cardiaque.

Notre ami me promet d'arriver dare-dare pour emmener Julien à l'hôpital. De mon côté, je prends un taxi pour la maison avec les enfants et je trouve une solution de garde pour notre progéniture. Au cas où il faille les rejoindre.

À une heure du matin, Julien m'appelle, triomphant.

— Bonne nouvelle ! Ce n'est ni un infarctus ni un problème pulmonaire. Vous allez devoir me supporter encore un moment, madame El Aaraje.

Le ton mutin de mon mari me fait du bien.

— Tu as besoin que je vienne ?

— Non, ne t'en fais pas. Ils me gardent quelques heures en observation et Sylvestre reste avec moi. Je te tiens au courant demain.

Demain n'apporte finalement aucune réponse. Les heures se transforment en fait en journées. Je reprends le travail, les enfants retournent à l'école. L'état de Julien ne s'améliore pas plus qu'il ne se dégrade. Stationnaire, en somme. Allongé, il a du mal à respirer. Les escaliers sont une épreuve. Personne ne comprend ce qu'il a. Les médecins continuent à lui faire passer des tests.

Pour moi, le jonglage hôpital-mairie-maison est sportif. Mes deux bouts de chou, surtout, se demandent quand leur papa va rentrer. Je les rassure. La situation ne va pas durer. C'est un peu compliqué niveau organisation, rien de plus. On en a connu d'autres tous les quatre, hein ? Les campagnes, municipales ou législatives, avec le camp adverse qui fait suivre mes enfants et les photographie en espérant trouver du sucre à me casser sur le dos, c'était autre chose !

Nos amis se relaient au chevet de Julien. Franchement, je n'en vois pas la nécessité. Il est là pour quelques jours tout au plus. Je les charrie quand je les vois arriver dans le long couloir blanc,